

en habit de gala précèdent le dais. Un clergé nombreux et le chapitre de l'église patriarcale, semblable en vêtemens et égal en pompe au sacré collège, environnent le Saint-Sacrement. Le souverain, les princes de sa famille et les grands de l'État suivent la procession à pied, sans gardes et pour ainsi dire confondus dans la foule.

Dans les temps paisibles, cette solennité donne lieu à une surveillance extraordinaire de la police, en raison du concours immense de peuple qu'elle attire à Lisbonne. L'histoire a conservé le souvenir de tentatives faites autrefois par les Espagnols, pour assassiner le roi Jean IV à la procession du Saint-Sacrement. On vit une fois, pendant la révolution française, l'intendant de police Manique, arrêter le prince régent prêt à entrer dans l'église, en lui disant que les rues où le cortège devait passer étaient minées, et qu'une conspiration de Jacobins allait éclater. Quoique ce ne fût qu'une fable grossière pour intimider le prince

et faire réussir une intrigue de cour, il était resté dans les esprits, au sujet de cette journée, une vague inquiétude à laquelle les circonstances présentes paraissaient devoir donner quelque fixité.

Le duc d'Abrantès ordonna que la procession se fit avec l'éclat accoutumé. Il n'y manquait aux désirs du peuple que le prince et saint George, dont le riche vêtement avait été emporté au Brésil. Du reste, les congrégations religieuses et les corps de l'État paraissaient à leur place ordinaire. Le canon du château tirait de quart d'heure en quart d'heure. L'infanterie française bordait la haie dans les rues. La cavalerie était en bataille et l'artillerie en batterie sur les places. Le général en chef ne voulut pas suivre le dais, afin d'éloigner la prétention qu'on n'aurait pas manqué de lui prêter, de se mettre à la place du prince absent. Il se rendit pour recevoir la bénédiction au palais de l'Inquisition, devenu le siège de la

direction générale de police, et voisin de l'église où se faisait la cérémonie.

La procession était en mouvement depuis trois heures. Ceux qui ouvraient la marche, après avoir parcouru la rue Augusta, la place du Commerce et la rue des Orfèvres, rentraient sur la place de Rocio. Le Saint-Sacrement sortait de l'église de Saint-Dominique. Tout à coup la plus grande agitation se manifeste parmi le peuple. Des cris effroyables se font entendre, qui sont répétés dans toute la ville. Les uns disent : *La terre tremble, nous allons être engloutis!* Les autres : *Voilà les Anglais, ils sont débarqués, ils arrivent!* Le plus grand nombre crie : *A nous, les Portugais! On nous tue, on nous égorge!* Les rues sont trop étroites pour recevoir la foule qui se précipite. La procession est rompue, les moines, les pénitents, les juges, les chevaliers prennent la fuite. Le prélat qui portait le Saint-Sacrement rentre épouvanté dans l'église, et se réfugie au fond de la sacristie, derrière un paravent. En

peu de minutes la terre est jonchée de croix , d'encensoirs , de bannières , de sacs de pénitens , de manteaux brodés , de chapeaux panachés.

L'infanterie , allongée sur un rang de chaque côté de la rue , ne pouvait avoir la solidité nécessaire pour supporter la pression d'une foule impétueuse et compacte. Quelques soldats sont culbutés ; les autres se pelotonnent ; les canoniers chargent leurs pièces , et allument leurs lances à feu. La cavalerie met le sabre à la main , et s'avance au débouché des rues.

Cette démonstration calme de la prévoyance et de la force , suffit pour étouffer le tumulte , et dissiper la multitude , sans qu'une goutte de sang eût été répandue. Au premier signe de mouvement , le général en chef s'était élancé hors du palais de l'Inquisition ; il courut à l'église , entra dans la sacristie , saisit par le bras le prélat officiant , et le ramenant à l'autel :
« Que craignez-vous ? dit-il aux prêtres et aux nobles , ne suis-je pas au milieu de vous ? »
« Voyez mes soldats ; voyez comme ils ont l'at-

» titude ferme : soyez comme eux tranquilles
» et confians. »

Junot rallia les débris du cortège, et fit recommencer la cérémonie. Il suivit le dais à pied avec son gouvernement et son état-major ; deux fois pendant la marche apparurent de nouveau les symptômes du désordre. Des hommes au regard sinistre couraient et hurlaient dans les rues adjacentes, afin de troubler la procession. Elle s'acheva cependant avec décence. Le duc, rentrant à son quartier-général au milieu des flots du peuple, entendit encore, et pour la dernière fois peut-être, quelques voix s'écrier : *Viva o duque de Abrantes ! Viva o nosso duque !*

LORSQU'ON criait dans les rues de Lisbonne : *Les Anglais débarquent ! Voilà les Anglais !* en ce moment même un corps de six mille soldats de cette nation, commandé par le général-major Spencer, se rendait par mer de Gibraltar à l'embouchure du Tage. On l'avait

signalé depuis quelques jours sur les côtes des Algarves, et les mouvemens de l'escadre de l'amiral Cotton annonçaient des projets offensifs. Depuis deux semaines, les communications étaient interrompues avec l'Espagne où l'on savait que tout était en feu. Arrivèrent ensuite, coup sur coup, les insurrections de Bragance, d'Oporto, de Coïmbre, de Leiria, de Villavicoza, de Beja. Les anciens donnaient cent voix à la renommée : elle en a mille dans les insurrections populaires. Les relations qui arrivaient du nord exagéraient jusqu'à l'absurde; Loison avait été battu, pris, enchaîné par Sepulveda. Cinquante mille Portugais armés marchaient sur Lisbonne, suivis de vingt mille Espagnols, et non compris un nombre infini d'Anglais débarqués en vingt lieux différens.

C'était bien assez du mal réel pour absorber la sollicitude du chef de l'armée française. Il demanda à l'amiral Siniavin, de débarquer et de mettre à sa disposition quelques centaines

d'hommes de ses équipages, sinon comme un secours effectif, du moins pour que les Portugais fussent frappés de l'alliance intime existante entre les Français et les Russes. L'amiral répondit froidement que son Empereur n'était pas en guerre avec le Portugal. Le duc d'Abrantès résolut de ne garder par des garnisons, qu'Almeida, Peniche, Abrantès et Elvas, et de concentrer l'armée autour de Lisbonne; mais toute serrée que dût être cette concentration, encore fallait-il ne pas se laisser acculer au Tage.

Avant de combattre la sédition populaire avec l'épée, le duc d'Abrantès essaya contre elle des armes moins meurtrières : il la fit anathématiser. Le chapitre de la patriarcale dit aux fidèles, dans un mandement, que c'était un crime contre Dieu, que de combattre le grand et invincible Empereur Napoléon, crime punissable par l'excommunication majeure, indépendamment des peines de droit infligées, ordonnées par le temporel. En

même temps, des commissaires partirent de Lisbonne, portant de la part du général en chef, aux Portugais soulevés, des paroles de paix, promettant que tout serait oublié, si le peuple rentrait dans l'ordre, annonçant que l'Empereur avait remis moitié de la contribution de guerre, et insinuant que cette moitié même ne serait pas entièrement exigée. Le desembargador José Diogo Mascarenhas suto, fut chargé de remplir cette mission près des Algarves, ses compatriotes. Il ne put aller plus loin qu'Alcacer do Sal, repoussé par la fureur de la population; et cependant nul n'était plus propre que lui à concilier, à cause de la noblesse de son caractère. Un personnage plus considérable fut envoyé dans le nord; c'était Pedro de Mello Bragner, ministre de l'intérieur et président du tribunal suprême (*governador da Relacáo*) d'Oporto. Son influence principale était dans la province du Minho, où il avait sa famille et ses propriétés. Il eût immanquablement usé de cette influence,

pour se faire pardonner par les insurgés d'avoir paru, jusque-là, faire cause commune avec les ennemis du Portugal; mais il ne put accomplir son dessein. Les paysans l'arrêtèrent aux environs de Leiria, comme agent des Français, l'accablèrent de mauvais traitemens, et, malgré ses récriminations, le forcèrent à reprendre le chemin de Lisbonne.

IL fallut alors employer la force. Le général de brigade Margaron fut envoyé du quartier-général avec deux bataillons, quatre compagnies d'élite, deux escadrons et six pièces de canon. Le 4 juillet au matin, on apprit à Leiria que les Français venaient par Rio-Maior. Ce fut comme un coup électrique pour la population qui commençait à se reposer de sa première ardeur. Les magistrats et les chefs militaires tinrent une grande assemblée. L'alcade mor Rodrigo Barba, ancien colonel de cavalerie, fut nommé gouverneur. Le colonel de milice Isidore dos Santos Ferreira

harangua ses soldats. Le capitaine mor Manuel Triqueros fit venir de partout les ordonnances. L'évêque chanta un *Te Deum* solennel. On promena dans les rues, avec des vivat et des acclamations prolongés, l'étendard du Portugal. Ces imaginations méridionales reprochaient à l'ennemi d'être trop lent à venir.

La nuit arriva, et les courages se refroidirent. Le gouverneur, l'évêque, les magistrats, et un grand nombre de héros de la veille, s'enfuirent. Il ne resta dans la ville qu'un millier d'hommes sans organisation, dont deux cents seulement étaient pourvus de fusils, et pas tous de cartouches. Vers une heure après midi, les Français se présentent. Margaron croyait avoir à combattre des troupes réglées; il déploie sa brigade, l'artillerie marchant au centre, et ses ailes projetées à droite et à gauche, pour envelopper la ville. Quelques coups de fusil sont tirés. Les paysans prennent la fuite. Les Français les poursuivent dans la ville, et tuent tous les hommes armés.

qu'ils peuvent atteindre, n'ayant eux-mêmes qu'un homme tué et deux blessés dans cette rencontre.

De Leiria, la colonne de troupes françaises se rendit à Thomar. Cette ville effrayée, mais non repentante, venait de faire sa soumission, et d'obtenir son pardon par l'intermédiaire d'un Français, Thimothée Verdier, qui y avait une manufacture. Elle fut traitée avec bienveillance.

LA marche du général Margaron sur Leiria avait pour objet, non-seulement d'obtenir des notions précises sur l'insurrection du nord du Portugal, mais encore d'avoir des nouvelles du général Loison. On savait vaguement qu'il était encore dans le haut Beira. On lui prescrivit de revenir sur le Tage. Vingt copies de cet ordre lui furent expédiées par toutes les voies qu'on put trouver. Une seule expédition lui parvint.

Loison fit sauter quelques pans des murs du fort de la Conception. Il forma pour Almeida une garnison de douze cents hommes, composée des soldats qui parurent les moins propres à supporter les fatigues. Il partit ensuite le 4 juillet, dirigeant sa marche à travers les riches vallées de la Cova de Beira et les montagnes arides de la comarque de Castello-Branco. Ce fut une marche en pays ennemi. Les villes, les villages venaient de faire leur révolution contre les Français ; et, dans la ferveur de récentes émotions, les plus timides se croyaient devenus des lions. A Guarda, ville épiscopale, située dans une position escarpée, qui commande le pays environnant, les habitans dévalèrent de leur vieux château démantelé, une vieille pièce de fer qui était là gisante depuis des siècles. Ils la portèrent sur un chariot dans l'avenue de la ville à la rencontre des Français, attirant par cette bravade impuissante, et par une fusillade désordonnée, la colère des soldats sur leurs maisons qui

furent livrées au pillage. Loison épargna la ville manufacturière de Covilhao. Elle n'était pas sur sa route , mais il en sortait des paysans armés qui venaient assassiner les malheureux soldats que l'épuisement, causé par la chaleur, forçait à rester en arrière. Les habitans de Truidão et des villages environnans avaient pris la fuite. Ceux d'Atalaya, commandés par leur curé , essayèrent de disputer le passage. Leur audace venait de ce que le juge de Fora d'Alpedrinha , João Pedro Libeira de Carvalho, faisait avec l'aide de son capitaine mor une levée en masse à une demi-lieue de-là dans la montagne. Le général de brigade Charlaud marcha avec deux bataillons sur ce rassemblement, le dissipa avant de le joindre, et atteignit dans les défilés d'Alcogosta quelques fuyards, au nombre desquels fut le capitaine mor qui resta sur la place. Toutes sévères qu'étaient les leçons, il n'y avait pas lieu d'en attendre un effet salutaire. Les Français ne rencontrèrent pas de résistance à

Sarzedas , à Cartigada , à Macao , à Sardoa. Ce n'était pas que la population fût moins ennemie , mais elle était moins rassemblée , et les hommes ne s'étaient pas enhardis par le contact de leur commune pensée. D'ailleurs, on approchait d'Abrantès où se trouvait une garnison. Le corps de Loison y arriva le 11 juillet, n'ayant perdu dans cette marche militaire et laborieuse que deux cents hommes tués, blessés ou restés en arrière.

LA concentration des forces de l'Alemtejo sur Lisbonne venait de s'opérer avec moins de fracas. Les Espagnols s'étaient renforcés dans leur camp de San-Cristoval, devant Badajoz. Un lieutenant-colonel, don Federico Morelli, y commandait une légion étrangère composée presque en entier de Portugais déserteurs. Après les malheureux combats de Villa-Vicoza et de Beja, il vint, afin de remonter l'esprit public dans l'Alemtejo, prendre poste à Jerumenha, petite place située à la

rive droite de la Guadiana, avec deux cents hommes de la légion étrangère, et quelques hussards du régiment d'Estramadure. Ce fut un noyau pour les hommes ardents de la province. Le général Kellermann, commandant dans l'Alemtejo, fit reconnaître cette position. Il envoya aussi plusieurs reconnaissances sur Badajoz. Un détachement de dragons français enleva une fois la grand'garde espagnole sur la Caya. Un autre détachement chargea un escadron de Marie-Louise, et poursuivit les hussards jusqu'à la tête de pont de la Guadiana, où un factionnaire fut sabré sur le glacis.

Quoique Badajoz passe pour une des meilleures forteresses du midi de l'Espagne, on eut un moment le projet de l'enlever par escalade. Le général Kellermann fit réunir quelques échelles à Elvas. On pouvait raisonnablement espérer de réussir. On connaissait parfaitement la place. On savait que les courtines des fronts du sud, près de la Guadiana, sont basses et d'un accès facile. Il n'y avait que désordre et

confusion dans la place. Ceux qui la défendaient n'étaient pas assez avisés, pour prévoir une attaque nocturne, sur la face de la Guadiana opposée à celle où était leur camp de San-Cristoval, celle par laquelle on attendait l'ennemi. L'ordre de concentration força Kellermann de renoncer à ce projet. Il répara et mit en bon état d'approvisionnement et d'armement, les forts de la Lippe et de Sainte-Lucie, sur lesquels repose la défense d'Elvas. On transporta dans cette place l'artillerie, les armes et les munitions qui existaient dans les autres places de la province. Ralliant ensuite les troupes des Algarves qui s'étaient portées à Evora, après le combat de Beja, il rentra à Lisbonne. La seule brigade du général Graindorge resta à la rive gauche du Tage, occupant la comarque de Setubal qui fait partie de l'Estramadure portugaise.

Les troupes de l'Alemtejo et de la Beira étaient à peine revenues sur le Tage, qu'une

nouvelle alarme donna lieu à une nouvelle expédition. Pour observer l'établissement des Anglais aux îles Berlenguas, on avait placé sur la côte en face, depuis la conquête de Saint-Martin jusqu'à la pointe de Notre-Dame-de-Nazareth, à l'embouchure de l'Alcoa, quelques petits postes français, et on avait armé de mauvaises batteries que servaient les canonniers portugais. Un jour le fortin de Nazareth, qui est la principale de ces batteries, fut enlevé, et on vit arriver à Peniche une vingtaine d'hommes accourant essouffés de Saint-Martin, annonçant que les canonniers portugais s'étaient soulevés, que leurs camarades étaient assassinés. Le général de brigade Thomières gardait Peniche et la presqu'île, avec un bataillon du cinquante-huitième, un détachement d'artillerie et cinquante dragons. Il n'avait donc pas assez de forces pour faire ou envoyer une reconnaissance jusqu'à Nazareth sans dégarnir sa place; cependant il alla à Obidos, et de là il engagea une mesure de conciliation avec l'abbé

général des Bernardins d'Alcobaça, seigneur temporel et père spirituel du pays, qui avait été jusque-là le serviteur obséquieux des Français. Le message resta sans réponse et aussi sans effet sur les paysans, qui se rassemblaient en armes, embarrassaient les ponts, coupaient les routes. Les émissaires de Thomières virent parmi eux des officiers, des soldats anglais. Le général écrivit que dix mille hommes de cette nation avaient débarqué à Nazareth, que quinze cents Portugais arrivaient de Coïmbre, pour leur donner la main et marcher ensemble sur Lisbonne.

C'était peu de jours après que Margaron avait évacué Leiria. On entendait parler vaguement, depuis un mois, des différens armemens préparés dans les ports d'Angleterre. On avait vu paraître et disparaître à plusieurs reprises, à l'embouchure du Tage, des convois de bâtimens de transport. Le duc d'Abrantès ajouta foi à un débarquement d'Anglais. Sur-le-champ il disposa un corps de troupes pour

les jeter dans la mer et avoir raison de l'insurrection portugaise, dût-on pousser jusqu'à Oporto et même passer le Duero.

Thomières partit de Peniche avec deux bataillons, pour prendre connaissance de ce qui se passait sur la côte jusqu'à Nazareth. Le général Kellermann marcha de Lisbonne par Villa-Franca et Alcoentre sur Alcobaca, avec le troisième régiment de dragons, une batterie d'artillerie et la brigade d'infanterie du général Brenier, composée du soixante-dixième régiment de ligne et d'un bataillon du quinzième léger. Les colonnes du général de brigade Margaron et du général de division Loison, qui étaient venues de Thomar et d'Abrantès à Santarem, eurent l'ordre de venir à Leiria.

A l'approche de Thomières, les défenseurs du fort de Nazareth tirèrent plusieurs coups de canon, prirent la fuite le long de l'estrade de la mer, et se cachèrent dans la forêt de pins de Leiria. Les autres colonnes ne ren-

contrèrent pas d'ennemis. Le débarquement dont on avait tant parlé, se réduisait à quelques petites pièces de canon transportées à terre par les Anglais des îles Berlenguas. Il n'y avait eu d'autre armée portugaise sur ce point, qu'un rassemblement tumultueux des pêcheurs de la côte.

Dix mille Français se trouvaient réunis à Leiria. Officiers et soldats, tous brûlaient du désir d'aller frapper la révolte à Coïmbre et à Oporto. Les sentimens dévoués ont droit à notre sympathie ; et ce sont assurément des sentimens dévoués que ceux d'une nation qui, au risque de perdre les biens et la vie, se lève entière et comme un seul homme contre les envahissemens de son territoire. Cependant les Portugais avaient si long-temps caressé l'autorité française, et voilà qu'aujourd'hui, non de leur propre inspiration, mais en suivant l'exemple des Espagnols, ils éclataient dissolus dans leur exaltation, atroces dans leurs vengeances

lorsqu'ils pouvaient assassiner sans danger, prompts à fuir aux premiers coups de fusil tirés sur le champ de bataille. De pareils ennemis ne pouvaient qu'inspirer dégoût et horreur aux troupes réglées ; aussi voyait-on s'amoindrir en campagne cette discipline sévère qui avait honoré l'armée française pendant les premiers mois de l'occupation, et qui se conservait toujours dans les cantonnemens. Les officiers ne pouvaient plus contenir leurs soldats justement irrités. On mettait le feu aux maisons d'où partaient les coups de fusil, et il ne faut pas s'étonner que plus d'une église ait été saccagée dans les tristes vicissitudes d'une guerre où les moines marchaient à la tête des bataillons.

C'était le 18 juillet. La grande chaleur avait tari la plupart des sources, de manière que, non-seulement le Mondégo et la Vouga presque partout, mais encore le Duero sur plusieurs points, étaient guéables. Il eût été facile aux dix mille hommes rassemblés à Leiria d'em-

porter les mauvaises fortifications élevées à la hâte devant Coïmbre et devant Oporto. Le seul bruit de leur marche eût mis en déroute les troupes peu nombreuses et mal organisées de la Junte suprême. Rien n'empêchait de promener la désolation dans les provinces du nord du Portugal. Junot avait des entrailles : il aimait les Portugais. Il jugea qu'une expédition sanglante serait sans profit pour l'armée, puisqu'elle ne servirait qu'à exaspérer davantage une population déjà si exaspérée. Il rappela les troupes de Leiria. Quatre bataillons furent laissés, avec quelques escadrons de cavalerie et du canon, à Peniche, à Obidos, à Rio-Maior, à Santarem et à Abrantès, pour observer les principaux débouchés, à la rive droite du Tage. Les autres troupes, et particulièrement celles qui avaient fait les expéditions du Duero et de la Beira avec le général Loison, rentrèrent à Lisbonne.

LEUR entrée dans cette capitale causa une

vive sensation. Elles vinrent en bateaux, s'étant embarquées sur le Tage à Santarem. Presque tous les habitans de la grande ville vinrent au débarquement sur la place du Commerce, s'assurer, par leurs propres yeux, que Manetta, c'est le nom qu'ils donnaient au général Loison qui avait perdu un bras, n'était pas mort. On leur avait dit si souvent que ses troupes et lui étaient anéantis. Depuis l'exécution de Caldas, Loison était, pour les Portugais, l'objet d'une haine spéciale et violente, que les événemens récents n'avaient pas affaiblie. On aurait tort de tirer de là des inductions rigoureuses contre le caractère et la vie de cet officier-général. L'opinion que les peuples conquis se forment des chefs militaires dépend moins de leurs dispositions personnelles, que de la nature des opérations de guerre qu'ils sont appelés à accomplir. C'est ainsi que le nom de Turenne, religieusement vénéré par les Français, est toujours en horreur dans le Palatinat du Rhin; et naguère encore en Catalogne,

quand les mères voulaient faire taire leurs enfans pleureurs et criards, elles leur disaient : *Voilà Berwick qui arrive.*

Le duc d'Abrantès passa avec éclat la revue des troupes, et presque aussitôt il les envoya combattre dans l'Alemtejo. A cette époque, chaque jour arrivait gros de ses inquiétudes et chargé de sa tribulation. On n'avait pas fini au nord du Tage, et il fallait recommencer au midi. Il ne s'agissait point ici d'opérations vagues et improductrices. La moindre hésitation à se conformer à la raison d'État, eût compromis la sûreté de l'armée française.

En effet, il y avait à peine vingt jours que le général Kellermann avait évacué l'Alemtejo, et déjà l'Alemtejo avait son armée : tant les peuples sont prompts à entreprendre ce qu'ils veulent d'une volonté forte et unanime ! Des garnisons espagnoles occupaient Castello-de-Vide, Marvão. La légion étrangère de Moretti, à Jerumenha, comptait mille hommes sous les

armes, et d'autres troupes venues de Badajoz s'étaient placées en réserve derrière elle à Villa-Real. Les miliciens portugais s'agitaient devant la faible garnison française d'Elvas et l'inquiétaient de si près, que le colonel Miquel, commandant de cette place, allant à l'entrée de la nuit de la ville au fort la Lippe, était tombé dans une embuscade et avait été blessé à mort. Il venait des troupes de Portalègre, de Crato, d'Avis, d'Estremoz, de Montemor-Novo; les uns se contentaient de demi-paie, les autres ne voulaient rien recevoir. Les Juntas, celle de Portalègre, levaient un bataillon de volontaires qu'un riche gentilhomme de la ville, George d'Aviles, faisait habiller et équiper à ses frais. Le deuxième régiment d'infanterie se réorganisait à Castello-de-Vide. On avait trouvé dans le château d'Estremoz un approvisionnement de poudre et une grande quantité de fusils, de pistolets et de sabres que les Français avaient négligé de détruire. La Junte de cette ville rassemblait et travaillait à remettre sur un bon

pied les régimens dissous, troisième et quinzième... Elle appelait à elle les canonniers du troisième régiment d'artillerie, dont le cadre était retenu par les Français dans le fort d'Elvas. Et, pour donner de l'emploi à tous les élans et à tous les courages, elle créait des corps nouveaux de volontaires. Villa-Vicoza avait formé une compagnie de Miquelets. Evora levait aussi des chasseurs à pied et à cheval, et il était arrivé de Badajoz une batterie de campagne de cinq canons et un obusier. Beja, à qui une cruelle expérience avait appris la supériorité des troupes régulières sur les masses désordonnées, organisait en bataillons les jeunes gens et les anciens militaires, et remontait le troisième régiment de cavalerie d'Oliveira. Enfin dix-huit cents hommes bien ou mal armés des ordonnances levées dans la comarque d'Ourique, dans les cantons de Santiago de Casseca et de Grandola, occupaient Alcaer-do-Sal et garnissaient la rive gauche du Saldão jusque devant Setubal; l'ardeur était ali-

mentée par les croisières anglaises devant ce port et par la frégate *le Comus* devant Sines où il se faisait de continuel débarquemens et où l'on entretenait des rapports avec la population.

Ce n'était sans doute qu'une ébauche d'armée et une ébauche imparfaite. Toutefois l'organisation était poussée avec intelligence et activité. Il y avait chaque jour accroissement de nombre, d'énergie morale et de force matérielle. Les révoltés comptaient sur les secours prochains du royaume des Algarves qui, ayant été débarrassé des Français avant les autres provinces, devait aussi avoir réorganisé plus de troupes. Le lieutenant-général Francisco de Pecala Leite, gouverneur de l'Alemtejo avant l'invasion, reprit son commandement. Dès lors l'action militaire fut centralisée; il n'y avait plus qu'un pas à faire pour donner aussi quelque unité au gouvernement civil. Il s'organisa à Evora une Junte dont la présidence fut attribuée en commun au général et à l'archevêque de

la ville. Elle s'intitula Junte suprême en-deçà du Tage, et¹ commença à être reconnue en cette qualité par la plupart des autres Juntas. Son premier acte d'autorité fut d'appeler à elle tout ce qu'il y avait de troupes organisées dans la province.

LES nouvelles du soulèvement de Tras-os-Montes et du Minho avaient été portées à Lisbonne vagues, exagérées et mêlées de fables absurdes, parce que les Français, n'ayant pas occupé ces provinces étaient réduits à ne savoir ce qui s'y passait que par des rapports officiels; et ces rapports venant à manquer, on ignora tout, comme si elles eussent été à mille lieues du chef du gouvernement. Il n'en fut pas ainsi dans l'Alemtejo, où quelques mois d'habitation avaient établi des rapports de plus d'une espèce entre les troupes et les habitans. Le duc d'Abrantès fut instruit du développement de cette nouvelle force ennemie, et il mesura l'étendue du danger. Si on la laisse exister, un

jour viendra où les Anglais débarquant au nord du Tage, on sera pressé à la fois sur les deux rives du fleuve. Les Espagnols n'enflamment et ne dirigent le soulèvement de l'Alemtejo, que pour arriver promptement à délivrer leurs compatriotes entassés sur les pontons. Il faut marcher droit et ferme à la place d'armes de l'insurrection, au siège de son gouvernement, à Evora. En conséquence, Loison passa le Tage le 25 juillet, à la tête de huit mille hommes. Son corps se composait des trois bataillons des 12^e et 15^e légers et de la légion hanovrienne, des 58^e et 85^e de ligne, des 4^e et 5^e régimens provisoires de dragons formant deux brigades aux ordres des généraux Solignac et Margaron, d'une réserve de deux bataillons de grenadiers aux ordres du major Sainte-Claire, de huit pièces de canon commandées par le colonel d'artillerie d'Aboville.

La Junte poussa le cri d'alarme. Elle appela à Evora tout ce qu'il y avait de troupes organisées dans l'Alemtejo. Evora est la troi-

sième cité du Portugal. Sa population, en temps ordinaire, est de quinze mille âmes; mais il y en eut alors plus de vingt-cinq mille, à cause du grand nombre d'hommes qui accoururent des villages, pour prendre part à la défense commune. La ville est située sur les derniers contreforts de la Serra d'Ossa, agrégation de points culminans d'où les eaux coulent en sens divers vers la Guadiana, le Saldao et le Tage. Elle fut habitée jadis par les Romains qui y ont laissé des monumens de leur grandeur. Les murs dont l'entoura Sertorius, ont achevé de tomber dans le dix-septième siècle, et ont été remplacés par une enceinte bastionnée qu'a élevée l'ingénieur français Alain Mallet. Cette enceinte n'a pas été entretenue depuis les anciennes guerres avec l'Espagne, de sorte qu'en beaucoup d'endroits le parapet était effacé et dans d'autres il y avait des éboulemens de maçonnerie. On débaya et retrancha à la hâte les brèches principales. Des cinq portes de la ville, quatre furent bou-

chées au moyen de massifs construits de pierres et de terre.

Le corps de Loison, marchant par l'ardeur de la canicule dans les landes sablonneuses de la rive gauche du Tage, ne faisait que de petites journées. Il se porta le 26 à Pegoens, le 27 à Vendas-Novas, le 28 à Montemor-Novo. Son avant-garde rencontra un détachement de quinze cents Portugais placés là en observation, et qui se replièrent en désordre sur le gros de leur troupe, après avoir perdu cent hommes. Le 29, à huit heures du matin, les Français furent aperçus prêts à tomber sur Evora.

EN ce moment même arrivait dans cette ville le corps espagnol de Jerumenha fort de trois mille hommes, dont la légion étrangère, un bataillon de grenadiers provinciaux, un bataillon de chasseurs de nouvelle formation : le régiment de hussards de Marie-Louise et deux batteries d'artillerie servies, l'une par les ca-